

Ma Bible à Moi ou comment s'approprier la Bible

Livre des Chimères chapitre 1, 1-14

(Atelier d'écriture sur le thème des visions prophétiques d'après le livre d'Ézéchiel et la question qui est Dieu ?)

Tout à coup je vis dans le ciel un être majestueux. Je croyais que c'était un simple oiseau ; mais il avait quelque chose d'étrange, d'exceptionnel. J'ai cru que je rêvais. Je vis quelque chose qui ressemblait à un lion, sauf qu'il possédait un bec qui rappelait celui de la colombe. Je me suis dit : un lion-colombe...est ce que ça existe ?

N'étais-je pas devenu fou ? Je n'étais pas au bout de mes surprises. Je me rapprochai de cet être mystérieux.

Je découvris qu'il avait aussi une queue de renard, des oreilles de chien, des pattes de chat et des ailes d'aigle. C'était sûr, il venait d'une autre dimension. J'entendis une voix me dire : « la tête de colombe représente la paix ; les oreilles de chien, la fidélité ; le corps de lion, la force, la protection et la bonté ; les ailes de l'aigle, la puissance et la majesté de la royauté ; la queue du renard, l'intelligence astucieuse ; les pattes de chat représentent l'amour et la discrétion.

Alors je compris quel était cet animal extraordinaire : C'était la représentation du Seigneur, qui seul pouvait posséder toutes ces qualités. Et la voix me dit : « accomplis ce que tu dois faire ».

Livre de la Prophétesse Abigaïl (source de joie) Chapitre 1, 1-13

(Atelier d'écriture sur le thème des visions prophétiques à partir du livre de Zacharie et la question : comment construire la paix entre les religions ?)

Et je vis dans le ciel quatre symboles : Il y avait un lotus, une croix, une étoile, et un croissant de lune éclairée par une étoile. Deux personnes se battaient : L'un portait une capuche et l'autre avait le visage découvert, et il était vêtu de blanc. Les symboles se battaient entre eux, ils se battaient chacun au nom de leur Dieu.

On voyait des milliers de morts aux côtés des symboles. La nuée de Dieu apparut.

On vit alors pousser un olivier, et une nuée de colombes arriva, il se mit à neiger. Tout était devenu blanc.

Tous les morts revinrent à la vie, une main les relevait tous, pour la paix, pour ce monde. Ils firent la fête sous l'olivier plein de fruits, Et les colombes vinrent faire leurs nids dedans !

À la lecture de ces textes, on retrouve à la fois les formes des récits contenus dans la Bible, avec ces grandes descriptions d'êtres extraordinaires que seuls les prophètes comme Ézéchiel savent voir, et pourtant le contenu des visions et des scènes apocalyptiques ont quelque chose d'« extra-biblique » et d'anachronique. Le chat par exemple est un animal dont on ne parle pas dans la Bible, sauf une fois je crois, dans un des livres des Chroniques, (mais je vous laisse chercher et retrouver le chat caché dans la grande bibliothèque qu'est la Bible). Le chien est intéressant aussi, car il apparaît ici comme l'ami de l'homme, alors que ce n'était pas si simple dans le Moyen-Orient du monde biblique. Pourtant, on retrouve les grands symboles qui peuplent notre imaginaire et qui sont passés du monde religieux au monde profane : la colombe, l'olivier, le grand aigle, le lion, l'arbre qui donne du fruit... Tous ces symboles parlent universellement encore aujourd'hui, que l'on soit croyant en Dieu ou qu'on ne le soit pas. Mais c'est peut-être parce que tous ces animaux ont d'abord fasciné les hommes, qu'ils ont été utilisés pour parler des choses divines ; c'est parce qu'ils contenaient une part de mystère propre à subjuguier l'observateur. C'est peut-être aussi parce que l'arbre, et particulièrement l'olivier, est un véritable socle de l'organisation des sociétés méditerranéennes, d'une civilisation, comme l'explique Fernand Braudel, qu'il a été ainsi choisi dans la Bible que nous connaissons, mais aussi dans des textes parlant de la paix, comme celui que nous avons lu ce matin dans le Livre de la Prophétesse Abigaïl. La culture biblique est autant héritière que créatrice.

Les deux textes que les catéchumènes ont imaginés lors d'un atelier d'écriture sur le langage des visions prophétiques bibliques ont ceci d'extraordinaire, qu'ils s'inspirent très directement de la Bible et de ses motifs, pour en transposer le message dans un autre temps. Ce temps, c'est celui des auteurs eux-mêmes, celui d'aujourd'hui. On notera qu'ils ont choisi une autrice dont le nom veut dire : « source de joie ». Un beau signe des temps !

La façon de définir Dieu dans une vision fait appel à des animaux familiers, aimés, et qui apportent le réconfort, la confiance et la force que Dieu inspire à ces enfants. Le thème de la paix, traité dans cette guerre des symboles comme une difficulté à trouver un équilibre au milieu de

doctrines religieuses qui s'affrontent, manifeste bien, lui aussi, le questionnement que traversent les enfants et les adolescents d'aujourd'hui. Au milieu de ces perles de réécriture, il a fallu choisir. Mais toute la liturgie de ce matin nous montre des exemples de créations littéraires aux accents bibliques qui sont autant d'actualisations et de commentaires de textes qui peuplent déjà la culture et l'imaginaire des enfants qui fréquentent régulièrement ce lieu. Du slam éthique à la louange pour le salut, en passant par la parabole de l'orgue que nous entendrons après, jusqu'à la vie après un miracle avec Bartimée, l'aveugle guéri qui retombe dans la cécité du chagrin et du non-sens, les récits adoptant des formes plus ou moins reconnaissables dans la Bible, comme le récit de miracle, la parabole, la béatitude ou le sermon, permettent de porter des préoccupations, des espoirs, des gratitudes d'aujourd'hui.

C'est une langue que nos lectrices et lecteurs de la Bible devenus écrivains ont apprise. Et pour les plus petits, me demanderez-vous ? Pour les plus jeunes, le théâtre, ou le dessin leur permettent déjà d'exprimer dans la langue de la Bible ce qu'ils en comprennent, et ce qu'ils en retiennent, comme cette chimère extraordinaire que vous avez sur votre feuille de chants et qui nous a toutes et tous sidérés quand nous l'avons vue. Un pangolin-serpent ! Résumé d'une situation sociale contemporaine, expression du mal et de son remède dans la même bête étrange, création symbolique pour exprimer ce qui nous est arrivé avec la pandémie de la Covid et la quête de vaccin pour en venir à bout. L'origine et la fin, le mal et le salut, rassemblés dans un même dessin d'enfant, à faire pâlir d'envie un psychanalyste.

Quel rapport avec la Bible pourrait-on objecter à cette pédagogie de la réécriture ? Et quelle utilité dans le fait d'écrire de nouveaux textes alors que ceux qui sont dans la Bible sont déjà si riches et encore souvent méconnus ? N'est-on pas en train de s'éloigner du trésor commun plutôt que de se familiariser avec lui ?

Prétendre qu'une bonne culture biblique s'acquiert par la lecture des textes n'est évidemment pas absurde. Mais ce qui, en revanche, devient absurde, c'est de garder ceux-ci en mémoire comme des monuments inamovibles, qu'il est interdit de critiquer et de transformer, sinon au mieux, en érudition, au pire en idoles ou en dogmes indiscutables. Lire

des textes anciens requiert un apprentissage de la relation que cette culture suppose avec nous, de sa relativité et donc une désacralisation.

Ce que nous appelons la Bible est un parti pris de choix, de traductions, d'abandons et d'interprétations. Les livres qui sont dans la Bible y sont en partie parce qu'en 367 un certain Athanase d'Alexandrie a décidé d'évacuer du canon de la Bible tout ce qui ne correspondait pas à la doctrine chrétienne telle qu'il l'envisageait. Exit la prière de l'apôtre Paul. Exit ce que l'on va se mettre à appeler les Apocryphes de Jacques, de Jean, ou encore l'Évangile de Philippe, le livre de Thomas l'athlète, la Sophia de Jésus-Christ, le Dialogue du sauveur. Exit l'Évangile de Thomas, extraordinaire recueil des paroles du Christ, aussi ancien et peut-être plus que les quatre Évangiles canoniques. Tous ces textes n'ont pas été retenus dans la grande bibliothèque canonique de la Bible parce qu'ils venaient contredire la doctrine chrétienne en vigueur à l'époque d'Athanase. Pourtant, ces textes n'étaient pas des faux Évangiles ou de faux témoignages de foi en Jésus Christ, mais ils allaient à contre-courant de ce que l'on voulait garder du foisonnement chrétien des premiers siècles : trop mystiques, ne rendant pas service à la hiérarchie de l'Église et à la succession apostolique reconnue, car l'Évangile de Thomas met en avant l'autorité de Jacques nommé par Jésus comme son successeur, ce qui n'était pas très pratique quand on voulait faire de Pierre le gardien de la tradition.

Alors, si le choix d'un trésor commun relève d'un coup de force pour mettre de l'ordre là où la foi a créé un exubérant foisonnement littéraire, que devient l'autorité de la Bible telle qu'elle nous est présentée et que devons-nous enseigner à nos enfants ? Sola Scriptura, l'Écriture seule ? Mais quelles Écritures ? Dans son « *Examen important de milord Bolingbroke, ou le tombeau du fanatisme* », Voltaire écrit : « *Pourquoi le chrétien le plus scrupuleux rit-il aujourd'hui sans remords de tous ces Évangiles, de tous ces Actes, qui ne sont plus dans le canon, et n'ose-t-il rire de ceux qui sont adoptés par l'Église ? Ce sont à peu près les mêmes contes ; mais le fanatique adore sous un nom ce qui paraît le comble du ridicule sous un autre.* »

Le canon biblique s'est constitué sur un temps très long et, encore aujourd'hui, on discute de l'entrée ou non de certains textes destinés à constituer le trésor commun qui fonderait la culture de nos églises. Ce que ce canon des Écritures nous apprend, c'est qu'il déborde de partout et que la Bible, plus qu'une bibliothèque aux portes fermées est une auberge toutes fenêtres ouvertes où se croisent des cultures qui créent sans cesse de nouvelles façons de dire Dieu et de nouvelles façons de faire jouer entre eux les religions, les représentations, les symboles et les confessions de foi.

D'où l'importance pour comprendre cet entrecroisement de compréhensions du religieux, de savoir reconnaître les formes de langages qui sont employées pour exprimer la foi et les problèmes qu'elles posent. Entre une parabole qui déplace l'auditeur dans son éthique et dans sa foi et un psaume qui règle ses comptes avec Dieu par la plainte, la louange ou l'espérance, il y a un monde ; et ce sont autant d'usages de langues pour dire la relation de l'homme à Dieu et à son prochain. Quand l'Apocalypse de Jean écrit un texte politique crypté pour résister à la persécution alors que Luc entreprend de faire l'histoire de la Bonne Nouvelle que constitue la venue du Messie, le but est différent et il importe de le comprendre.

Quoi de plus pertinent que de faire soi-même l'expérience de son expression de foi en devenant auteur d'apocryphes ?

Lequel d'entre nous a fait l'expérience de rédiger sa propre confession de foi ? N'est-ce pas fascinant de voir surgir les nombreuses questions et les exigeants problèmes qu'une telle démarche engendre ?

Réécrire n'est pas trahir mais c'est découvrir. Ce procédé de la réécriture est d'ailleurs très courant dans

l'antiquité biblique comme dans d'autres cultures pour s'approprier un texte : c'est l'exercice du pas de côté, la fidélité par l'interprétation, l'immersion par la prise de distance. Car qu'y a-t-il de commun entre un homme de l'antiquité et un homme du 21^{ème} siècle qui lit le texte antique ? Et pourtant, tant de choses nous relient par ces textes qui nous parlent et nous appellent à dire, nous aussi, notre version des faits. L'anthropologie et les sciences bibliques ont montré ce qu'explique très bien ici le bibliste Scott Fitzgerald Johnson (Université de l'Oklahoma) : « *L'acte de réécrire est nécessairement concomitant de n'importe quelle réception d'un « texte » (...) Qu'il s'agisse des mythes Bagré des Lo Daga, des récits de la Bible hébraïque ou des innombrables mythologies (...) de la Grèce ancienne, la réponse cognitive humaine s'oriente invariablement vers l'élaboration et la réécriture, parfois même à un niveau très littéral. (...) Le texte reçu devient tout naturellement (...) un « chantier » ou un terrain de réécriture et de « jeu », un jeu qui, bien entendu, vise davantage à redéfinir l'identité contemporaine qu'à reformuler une mythologie ancienne.* » (cité dans l'excellent livre de l'Institut Protestant de Théologie intitulé : *La formation des canons bibliques*, p.21).

Ne dit-on pas que les protestants sont les archéologues de la foi ? Eh bien c'est à un chantier de fouilles qu'il faut comparer la Bible. Loin d'être la *doxa* du Christianisme, cette bibliothèque ouverte nous invite à creuser avec constance, dans ses sous-sols, mais aussi hors de ses murs, dans les alentours de ses textes, pour garder à l'esprit que la lire n'a de sens que si elle devient énigme féconde pour nous. Non pas un texte ésotérique, mais un monde dans lequel le tissu de relations passées se relie aux relations que notre esprit crée aujourd'hui en lisant ces lignes : d'abord lointaines, mais toujours humaines.

Par leur lecture, nos enfants apprennent ce que d'autres ont dit avant eux sur leur relation à ce qu'ils appelaient Dieu. Et cet apprentissage à recevoir un texte d'autres humains qui ont cru avant nous est essentiel. Mais par leur réécriture, nos enfants ont compris dans leur âme même quelle était l'importance d'un tel langage sur ces choses si difficiles à exprimer que sont Dieu, la foi, la paix, l'espérance ou l'amour. Leurs mots sont émouvants, comme le sont nos symboles et nos rites, comme l'était le baptême de la petite Paula que nous venons de vivre ; parce qu'ils disent à la fois la force que leur donne cette langue biblique qu'ils se sont appropriée par transmission, mais aussi leurs aspirations pour ce monde. Les textes de la Bible et ceux qui sont autour de la Bible, les apocryphes, les réprouvés, les oubliés, sont à la fois nourriture et miroir pour nos enfants comme pour nous. Ils nous inspirent, nous déroutent, ou nous scandalisent, mais toujours ils nous construisent comme lecteurs ou auditeurs en nous renvoyant cette question : « où est-elle ta Bible à toi ? Quel est-il le livre que ta vie écrit ? »

Tout chrétien est un apocryphe de l'Évangile : il réécrit dans sa contemporanéité le trésor qu'il a cherché dans le chantier de fouilles qu'est l'héritage biblique.

Vous, nos enfants, vous nous parlez de la paix que vous désirez entre les religions, de l'image d'un Dieu aimant, protecteur et astucieux ; vous nous rappelez qu'il n'y a pas de christianisme sans exemple du Christ dans nos propres vies. Merci pour vos témoignages de foi qui nous engagent. Ce règne de Dieu, que vous appelez de vos vœux, est à construire avec vous ; pour qu'à votre suite, la petite Paula puisse, elle aussi, réécrire son Évangile dans la paix et la liberté de jugement que nous lui aurons garanties.

AMEN.